

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Quatrième épreuve L'autobus scolaire

E. Bertil

Volume 28, numéro 1 (163), février 1986

Le tour du Québec par deux enfants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31003ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertil, E. (1986). Quatrième épreuve : l'autobus scolaire. *Liberté*, 28(1), 79–81.

XVIII

QUATRIÈME ÉPREUVE:
L'AUTOBUS SCOLAIRE

*Telle est la loi. (...) Elle enseigne quand une
chose est impure, et quand elle est pure.*

(Lévitique 14, 54-57)

Sombre, caverneuse, une voix d'homme retentit:

— Fuyez, disait-elle, fuyez le désert de Baal!

Entre les rives escarpées l'écho résonnait longuement, de plus en plus fort, de plus en plus vite, transformant peu à peu en hoquets l'auguste parole, bientôt méconnaissable au milieu des bégaiements et des cris qui remplissaient la tête de Sophie. Cela ressemblait, était-ce possible, à une sorte de rire sardonique et brutal: elle était terrifiée. Sous ses pieds le sol se mit à trembler, secoué de frissons frénétiques; là-bas, dans l'onde ténébreuse, les baleines elles-mêmes commençaient à s'esclaffer en éructant de grosses bulles, dont le bouillonnement rougissait rapidement la surface du fleuve.

Sophie se dressa d'un seul coup dans son lit, trempée de sueurs, le cœur affolé. Autour d'elle, dans le dortoir désert de la petite école de Tadoussac, tout était calme et rassurant. À gauche, dans un petit lit de fer identique au sien, Julien dormait d'un sommeil innocent (bien qu'il ronflât). À droite, sur la table de chevet écaillée, reposait la Bible que lui avait laissée au coucher Sœur Trébisonde, marquée d'un signet au Livre des Lévitiques (15, 1-33). Sophie était indisposée, on le devine, d'un certain malaise dont surtout Julien ne devait rien savoir; la religieuse avait promis qu'elle prierait. Quelle heure était-il donc?

Un rai de lune luisait sur le parquet de bois ciré, couleur de

miel. De peur d'entendre de nouveau la Voix, ou de voir ressurgir les effrayantes bulles, Sophie ne voulait plus dormir. Elle rouvrit le saint livre, dont les versets de l'Exode ne la consolèrent pas... Julien, lui, ronflait toujours. Allait-elle à présent s'effondrer, abandonner après tant de peine et d'efforts? Mais abandonner quoi? Le souvenir de sa grand-mère lui revint alors à l'esprit, douloureux et pâli, et des larmes lui montèrent qu'il fallut ravalier. Cela ne pouvait plus continuer, c'était impossible. Une horloge, quelque part, sonna cinq heures.

— Julien! chuchota doucement Sophie. Julien, réveille-toi!

Le pauvre petit s'étira, bâilla, se frotta les yeux et tâcha d'écouter du mieux qu'il put.

— Nous avons dû nous tromper, dit avec gravité Sophie. Nous avons fait fausse route...

Un gémissement ensommeillé s'échappa de la poitrine de Julien, qui se rendormit malgré lui.

Dehors, par la fenêtre, le Nord sauvage et boisé filait à l'infini dans la pénombre. Le cœur qu'ils cherchaient ne pouvait pas être là, il fallait redescendre, ils le feraient. Et, profitant du sommeil de Julien, elle se leva, fit sa toilette et s'habilla.

Un peu plus tard, à l'entrée du réfectoire, les enfants retrouvèrent Sœur Trébisonde qui les attendait. Replète et rougeaude, elle leur annonça qu'ils partaient à huit heures pour la Malbaie et l'Île-aux-Coudres, avec un groupe d'écoliers du camp d'été. Sophie se jeta au cou de la bonne sœur, tout à coup changée en Providence. Julien fit de même, parce qu'il venait d'entrevoir les crêpes au sirop. Ils partirent bientôt.

L'autobus d'écoliers était rempli de gamins de dix à quatorze ans, turbulents et criards, parmi lesquels Julien fut tout de suite le bienvenu. Sophie, seule fille du voyage, se tenait à l'avant près du chauffeur et essayait d'oublier le mal de tête horrible qui la torturait. Hélas! le vacarme, les chansons, les cris étaient trop forts. Derrière elle, trois garnements faisaient de polissons bruits de succion, tout en lui collant à son insu des morceaux de chewing-gum dans les cheveux. Julien, quant à lui, s'était fondu dans la mêlée, et Sophie était au moins heureuse de cette petite récréation... Le chauffeur, bonhomme, conduisait tout en lisant les comic-strips de gomme bal-lonne que lui tendaient en piaillant les chers petits.

Le bus fila donc dans une nature heureuse jusqu'à Baie-Saint-Paul, où Sophie demanda timidement au chauffeur s'il ne savait pas par hasard où se trouvait la maison de Gabrielle Roy, jadis venue

comme eux du lointain Manitoba... À ce nom, ses jeunes yeux se remplirent de larmes, son cœur se serra d'émotion. L'autobus, par ailleurs, dévalait imprudemment une longue descente tout en courbes, vibrant de toutes ses tôles sous les encouragements excités des gamins.

— La maison de *qui*? avait aboyé le chauffeur. C'est pas dans le bottin, c't'affaire-là!

Sophie se sentait devenir malade. Elle se contint toutefois.

Elle retrouva Julien au sortir de l'inférieur véhicule, tout barbouillé de traits de crayon feutre orange et vert. Il rayonnait.

— C'est phosphorescent! jubilait-il. Ça se voit même dans le noir, ils me l'ont dit!

Sophie soupira. Sur le poignet de son petit frère scintillaient quatre lettres, *K C U F*, écrites bizarrement à l'envers et soulignées de traits gras.

— C'est un message secret, triomphait Julien. Il paraît qu'il faut un miroir pour...

Mais déjà Sophie, rouge de confusion, avait posé un doigt sur les lèvres de Julien et l'entraînait à l'écart de façon à le soustraire à l'influence des autres garçons — et aussi dans l'idée de le débarbouiller un peu. Peine perdue. Ils firent le tour de l'Île-aux-Coudres au milieu des rires et des sarcasmes, incapables de prier devant la Vierge du Bout-en-bas, d'admirer en paix les champs de tourbe de l'île ou de s'approcher des petites goëlettes de bois verni que fabriquaient, sur la berge rocheuse, de touchants petits vieillards édentés et mâchonnants.